

FEUILLETON DU CANARD

## LE CHATIMENT

Par

OCTAVE FÉRÉ ET EUGÈNE MORET

II

LA PAROLE DE PAIX

(Suite.)

—Oni, mon père, dit-elle enfin, je crois en mon enfant, je l'aime et je n'ai rien à lui pardonner... Eh bien ! soit ; puisque vous le voulez je vivrai, je vivrai pour lui.

—Bien... Rentrez donc chez vous comme une bonne mère, comme la femme chrétienne, gardienne, immaculée du foyer domestique.

Elle releva la tête, crut avoir mal entendu et continua :

—Une amie dévouée, que la Providence a jeté sur mes pas ce matin, et qui la première m'a détournée de mes projets funestes, m'accompagne. J'ai choisi sa maison pour m'y réfugier cette nuit, mais demain je partirai, je quitterai cette ville avec mon enfant pour n'y jamais revenir.

—Et votre mari ?

—Mon mari, l'empoisonneur !... Oh ! lui, Dieu m'épargne à jamais l'horreur de le revoir !

—Que ne demandez-vous demain matin audience au procureur impérial et que ne le dénoncez-vous ?

—Une mère dénoncer le père de son enfant !

—Et qu'allez-vous donc faire malheureuse ? En quittant cette ville, en désertant votre foyer, n'allez-vous pas le dénoncer bien plus éloquemment ? Quelquefois la justice, dans un sentiment de moralité et d'humanité, éteint les lueurs trop vives d'un crime trop odieux ; mais vous, c'est à la foule que vous allez vous adresser, c'est au monde entier que vous allez désigner l'homme dont vous portez le nom.

—Voulez-vous donc dire que je dois le revoir ? Prétendez-vous me condamner à vivre à ses côtés ? Quel est le Dieu terrible qui imposerait une telle épreuve à une pauvre créature déjà brisée ?

—Le Christ ne marchait-il pas au milieu de ses bourreaux ?

—Non, ce serait trop demander à une âme humaine, je vous le répète.

—Et c'est cela que j'attends de la vôtre.

—Mon père...

—Vous ne pouvez le dénoncer

ni être la cause de son arrestation et de sa condamnation ; vous ne le pouvez ni pour lui, ni pour vous, ni pour votre fils, ni même peut-être pour la mémoire de votre père. Le malheur peut faire un jour que la vérité luisse ; ce jour — que je prie Dieu d'écarter, — vous ne serez du moins pour rien dans la nouvelle catastrophe qui frappera votre maison. Rentrez donc !

—Mais, mon père, jamais...

—Il le faut encore pour une autre raison, pour une raison suprême. Cette homme est un grand coupable, mais c'est aussi une âme repentante. Il a souffert le martyre depuis la première heure de son crime ; pour lui, le châtement a été implacable, incessant, inexorable. Ayez pitié de tant de souffrances, de tant de larmes, d'un déchirement aussi effroyable, d'un remords aussi horrible. Songez qu'il y a huit ans de cela et qu'il y songe encore à toute heure de sa vie. Rappelez-vous qu'il fut l'élu de votre cœur.

—Non, non, ne rappelez pas cela, mon père ; cet homme, je n'ai jamais pu l'aimer.

—En ce moment, il est malade, perdu, désespéré ; il a voulu mourir et le hasard seul l'a soustrait à la mort.

—Comment savez-vous ?...

—Il m'a fait appeler ce matin.

—Vous ?...

—Et je l'ai trouvé si sincère dans son repentir, si vrai dans son désespoir, qu'au nom de la miséricorde infinie, je lui ai ouvert la voie du pardon.

—Oh ! mon père..., un tel crime peut-il être pardonné ?

—Chrétienne, serez-vous moins clément que le Seigneur ?

Elle ne répondit pas : il y avait combat en elle, lutte terrible ; elle joignit les mains et leva vers le ciel un œil égaré.

—Prions, ma fille ! dit le dominicain.

—Oh ! mon père, en aurai-je la force ?

—Ayez-en le désir.

Elle s'unif de cœur à la pensée du moine ; elle ouvrit les lèvres et leurs paroles se confondirent ; puis, quand elle eut terminé, elle se leva en trébuchant.

—Je vais vous obéir, mon père murmura-t-elle.

—Allez, mon enfant, et que Dieu soit avec vous !

Elle fit un pas et allait s'éloigner, quand, à son tour, le dominicain sortit du confessionnal.

Sa haute taille se dressa dans l'ombre, sa robe blanche trancha dans la pénombre et, son capu-

chon s'étant écarté, il leva le bras pour le ramener sur son front.

Mais la lumière de la lampe du sanctuaire avait eu le temps de frapper en plein son visage et de l'éclairer tout entier.

Gabrielle se retourna vivement, l'enveloppa soudain d'un regard rapide et fiévreux ; un sourire ineffable et lumineux s'épanouit dans ses traits. Elle porta la main à son cœur.

—Je l'avais deviné, murmura-t-elle, ivre, chancelante, à demi morte, laissant errer sur ses lèvres frémissantes un nom qu'elle répéta encore : *Landregarde ! ! !*

Et elle ajouta : « Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Gabrielle ! »

Le dominicain mit un genou en terre et la souleva de ses bras robustes.

—Gabrielle est morte, dit-il, il n'y a plus ici qu'une épouse et une mère ; Landregarde est mort aussi, et ne sait plus rien du passé. Aujourd'hui, il n'y a qu'un serviteur de Dieu qui prie pour celle qu'il a aimée et pour l'humanité agonisante.

Alors il l'aïda à se relever et l'appuya sur les bras de la femme qui l'accompagnait et qui était accourue du bas de l'église.

—Relevez-vous, madame, ajouta-t-il, et marchez le front haut, car Dieu vous compte au nombre de ses martyrs et vous êtes de celles dont il attend la tâche la plus lourde et les sacrifices les plus éclatants.

—Bénissez-moi, mon père ! murmura-t-elle, n'osant plus lever les yeux et courbée sous les mains du dominicain.

Puis se relevant avec énergie :

—Oh ! je suis forte à présent !...

III

LE DRAME INTIME DE LA MAISON  
DES SAULES

Quatre années s'étaient écoulées depuis les derniers événements, quatre longues années déjà, et rien n'avait transpiré du nouveau drame intérieur de l'hôtel de Fraïrières.

Lachenal était toujours entouré de l'estime générale, et Gabrielle aimée, adorée de tous les pauvres, qui étaient ses pauvres. Tous deux vivaient comme autrefois, — le monde devait le supposer, du moins, — résidant à Caen en hiver, et à la campagne une partie de la belle saison. Seulement Lachenal paraissait peu au Palais et plaidait rarement.

La maladie, dont son tempérament et sa constitution avaient

triomphé, n'était pas sans l'avoir beaucoup éprouvé.

On disait tout bas que ce n'était plus le même homme, que son caractère était bien affaibli et qu'il ne ferait pas de vieux os.

La vérité est que jamais le malheureux ne s'était remis complètement. Il était resté cinq mois au lit et n'avait retrouvé ni l'appétit, ni la gaieté, ni même la solidité de ses jambes. Il ne souffrait pas positivement, mais était sujet à de tranges défaillances qui, pendant plusieurs heures, le condamnaient à une prostration absolue.

En proie aux humeurs noires, il avait aussi conservé la manie de suicide, sans qu'on eût à craindre qu'il eût le courage et la force de recourir à l'exécution ; et, le regard vague, l'air égaré, il avait souvent toutes les allures d'un hébété.

Parfois, néanmoins, il se relevait. Le moral paraissait subir quelque secrète transformation. Il allait au Palais, prenait sa robe, plaidait quelquefois, recouvrait de la chaleur, de la verve, une logique saine et serrée ; on l'écoutait, étonné et ravi. Mais le lendemain on ne le voyait pas reparaitre, et huit jours après on le retrouvait pâle, défail, traînant un corps épuisé et regardant sans voir autour de lui.

Les médecins appelés n'avaient trouvé aucun remède à cet état.

—J'y perd mon latin ! s'était écrié le docteur Hugo et...

Quand à Gabrielle, sa réputation dans sa ville natale était celle d'une sainte.

—Cette vie-là répare bien des fautes, disaient les quelques méchantes gens qui faisaient encore semblant d'ajouter foi aux calomnies qu'on avait un moment débitées sur son compte, et qui se les rappelaient assez pour les raconter et les transmettre à qui les ignorait.

Durant ces quatre années, Gabrielle avait été la providence de tout un département, payant de sa bourse, de sa personne, se déplaçant, se multipliant, vivant d'une vie double et doublement pleine de zèle et de dévouement, partageant ses soins entre les pauvres et son mari, cet autre malheureux qui végétait auprès d'elle et qui fut mort sans elle.

Si l'abondance s'épanchait au dehors, rien n'était, comme on voit, changé en apparence dans cet intérieur.

Le mari et la femme, la mère et l'enfant, vivaient sous le même toit, ne donnant à ceux qui les ap-